Document généré le 5 juin 2025 02:31

Anthropologie et Sociétés

Neil L. WHITEHEAD, *Dark Shamans Kanaimà and the Poetics of Violence Death*. Londres, Duke University Press, 2002, 309 p., bibliogr., index.

Cécile Pachocinski

Volume 28, numéro 2, 2004

Musées et premières nations

URI : https://id.erudit.org/iderudit/010623ar
DOI : https://doi.org/10.7202/010623ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Pachocinski, C. (2004). Compte rendu de [Neil L. WHITEHEAD, *Dark Shamans Kanaimà and the Poetics of Violence Death*. Londres, Duke University Press, 2002, 309 p., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *28*(2), 193–195. https://doi.org/10.7202/010623ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

À coté de ce village, de son ancrage historique et géographique, il existe également un autre Medjugorje : celui des pèlerins. Pour eux, ce lieu semble être un « ailleurs », qui n'appartient pas à ce monde-ci, un point de contact entre ici-bas et le Royaume des Cieux, comme un « autre monde ». Venir à Medjugorje pour les pèlerins, c'est faire une pause avec le monde réel, s'assurer d'un moment et d'un lieu où ils ne seront plus jugés par les hommes, où ils pourront déposer leurs souffrances, leurs peurs et le malheur qui les frappe. Grâce à sa grande connaissance du terrain, Élisabeth Claverie arrive à rendre toute la complexité de leur démarche. Les pèlerins disposent en effet du même appareil critique que l'anthropologue, ils savent qu'il leur faudra revenir dans le monde réel, retrouver les souffrances et les conflits, et à leur retour affronter la question de leurs proches, incrédules : « Alors tu l'as vue? ». D'où la nécessité pour eux de s'accrocher à des témoignages : photos du ciel, souvenirs, cailloux de la colline des apparitions, qui les aideront à « tenir » une fois rentrés chez eux.

On notera également, dans cet ouvrage particulièrement riche, d'importants développements sur la construction historique de la figure de la Vierge telle que nous la connaissons aujourd'hui. À travers une présentation claire des polémiques théologiques qui ont marqué les premiers siècles de l'Église, l'auteur expose comment ont pu être articulés ensemble les concepts « Jésus fils de Dieu » et « Vierge Marie mère de Jésus ». Élisabeth Claverie nous permet ainsi de comprendre les enjeux contenus dans la forme de piété mariale développée à Medjugorje, où la Vierge est vue non seulement comme intercesseur auprès de son Fils, mais également comme « corédemptrice » dans une figure jusqu'ici considérée comme « non orthodoxe » dans l'Église.

Guy Janssen (gjanssen@club-internet.fr)
LAIOS
École des Hautes Études en Sciences Sociales
12 avenue de Verdun
92320 Châtillon
France

Neil L. WHITEHEAD, *Dark Shamans Kanaimà and the Poetics of Violence Death*. Londres, Duke University Press, 2002, 309 p., bibliogr., index.

Dans cette ethnographie, l'auteur s'intéresse à la pratique rituelle du *kanaimà* et aux praticiens qui en portent le nom. On la trouve non seulement chez les Patamuna, mais dans un ensemble de communautés autochtones appartenant au groupe des Caraïbéins. Ces peuples vivent dans la région montagneuse des Guyanes qui chevauche les frontières actuelles du Venezuela, du Brésil et de la Guyane.

Cet ouvrage consiste en une exploration des significations contemporaines de ce rituel qu'on a trop souvent limité à un simple système de vengeance et de règlement de comptes. Whitehead propose d'en faire l'analyse en déconstruisant cette interprétation qui s'est formée à partir des observations des missionnaires. Il s'appuie pour cela sur son expérience de terrain et sur les récits de personnes impliquées : des *kanaimà* eux-mêmes, des victimes qui ont survécu à leurs attaques, des familles des victimes et de témoins. Ces témoignages mettent en évidence l'insuffisance de la thèse faisant du *kanaimà* un simple rituel de vengeance dans le contexte actuel.

L'ouvrage est conçu selon le mode du dévoilement et de l'intrigue. Bien que sa composition suive une structure ethnographique classique, allant de la méthode à l'analyse en passant par les données, le livre conserve une grande originalité, car il met en scène le caractère énigmatique de la pratique rituelle du *kanaimà*. Comme phénomène d'une rare violence, il reste encore souvent incompris. L'auteur contribue à montrer que, par le biais de cette pratique et de ses praticiens, s'expriment une réappropriation des traditions autochtones locales, et une forme de résistance à la modernité. Ce rituel incarne ainsi une vision incorporée de l'histoire.

Le premier chapitre décrit le processus qui a conduit l'auteur à faire des séjours répétés sur le terrain de 1992 à 1997 en vue de cette recherche. Présenté comme une technique chamanique et plus précisément comme une forme de « chamanisme noir », le *kanaimà* consiste en des attaques meurtrières très codifiées (meurtres par empoisonnement et mutilation qui se déroulent toujours de façon identique). L'auteur ayant été lui-même engagé dans une attaque lors d'un premier séjour sur le terrain, cette expérience lui sert de point de départ pour analyser le fait que ces morts sont encore expliquées de nos jours selon les termes du *kanaimà*.

Si le motif de vengeance identifié par les missionnaires du 16e au 19e siècle, renseigne sur la fonction sociale du *kanaimà* (le « mobile » des crimes), elle n'explique pas les meurtres contemporains. Aujourd'hui en effet, les meurtres ne suivent pas nécessairement un modèle de dispute personnelle, le choix des victimes est davantage de nature arbitraire (p. 76).

En s'appuyant sur ses données de terrain, Whitehead revisite ainsi le lien entre ce rituel et la logique de vengeance. Pour cela, il s'appuie sur des témoignages pris dans la littérature ethnographique et sur ceux qu'il a recueillis en entrevues. C'est en s'attachant à la sélection arbitraire des victimes qu'il constate que les *kanaimà* ne tuent pas uniquement pour se venger mais chassent pour se nourrir (p. 91). Ce qui signifie que comme avec n'importe quel gibier, ils iront vers la proie la plus facile. L'enjeu du rituel n'est pas la mort d'une personne, mais bien plus la production rituelle de nourriture. La transformation du corps humain en nourriture divine s'inscrit dans un système d'échange entre animaux divins et humains ordinaires bien connu en Amérique du Sud et qui a été largement étudié à travers les liens entre cosmologie, chamanisme et prédation chez les peuples d'Amazonie (Descola 1996 ; Viveiros de Castro 1998). Cette fonction du meurtre par *kanaimà* prend ainsi une tout autre signification dès lors qu'on se réfère à la pratique du chamanisme et plus généralement à la cosmologie locale. Les attaques ne visent pas seulement à se venger, mais à maintenir le système d'échange entre humains et non-humains, entre humains et animaux.

S'intéressant ensuite à la relation entre le chamanisme et la guerre, Whitehead montre que le *kanaimà* relève d'une adaptation du chamanisme de guerre à la nouvelle réalité coloniale. Pour s'opposer au pouvoir des « Blancs », les Patamuna auraient eu recours au *kanaimà* pour ébranler la nouvelle autorité. De fait, la relation entre le *kanaimà* et la guerre serait un phénomène bien plus historique que rituel. Le *kanaimà* aurait emprunté cependant aux techniques de guerre certaines de ses composantes, comme l'attaque collective.

Dans la situation contemporaine, le *kanaimà* est devenu un symbole important de continuité avec le passé : « la violence du *kanaimà* est une forme authentique et légitime d'expression culturelle qui est reliée de façon mimétique à la violence du développement économique et politique » (p. 81).

En définitive, le *kanaimà* est une façon de donner un sens à la mort (thanatologie). S'il s'agit de construire de la différence ethnique ou d'appuyer des idées de tradition et de modernité, il s'agit également d'une façon de concevoir la violence et la mort, comme des catégories symboliques, culturellement mises en acte dans le rituel.

Cet ouvrage extrêmement riche montre bien le rapport complexe qui se construit par le biais du rituel entre les Patamuna et le *kanaimà*. En l'inscrivant dans une perspective historique, politique et culturelle, il montre que ce rituel condense et exprime la culture patamuna. Il ne fait pas que reproduire une série d'actes selon des logiques traditionnelles (chamanique et guerrière) mais renvoie à l'action des Patamuna sur leur propre culture et histoire. Il est à la fois un lien avec le passé mais également un acte de résistance et d'expression collective. L'auteur rejoint ainsi des problématiques très actuelles de l'anthropologie contemporaine.

Références

DESCOLA P., 1996, « Les cosmologies des Indiens d'Amazonie », *La Recherche*, 292 : 62-67.

VIVEIRO DE CASTRO E., 1998, « Les pronoms cosmologiques et le perspectivisme amérindien » : 429-462, *in* E. Alliez (dir.), *Gilles Deleuze : une vie philosophique*. Le Plessis-Robinson, Institut Synthéalabo.

Cécile Pachocinski (cecilinski@hotmail.com)
Département d'anthropologie
Université Laval
Québec (Québec) G1K 7P4
Canada

Laura A. LEWIS, *Hall of Mirrors : Power, Witchcraft, and Caste in Colonial Mexico*. Durham, Duke University Press, 2003, 264 p., bibliogr., index.

Utilisant des sources judiciaires espagnoles provenant des fonds de l'Archivo General de la Nación de Mexico, Laura A. Lewis, professeure associée en Anthropologie à la James Madison University, nous offre une version revue et corrigée de sa thèse de doctorat, étude approfondie des relations qu'entretenaient les différentes castes dans le Mexique colonial des XVI^{e} et XVII^{e} siècles. Ce terme de « caste » montre qu'entre les Espagnols et les Indiens, premiers peuples ayant eu des contacts dès la fin du XV^{e} siècle, le Mexique colonial intégra d'autres « catégories » qui se définissaient par la couleur de la peau et la plus ou moins grande « pureté de sang » – sang espagnol. Ce système connu sous le nom de castes intégrait ainsi cinq « catégories raciales » : les Espagnols, les Indiens, les Noirs, les Mulâtres et les Métis. Selon que l'on appartenait à l'un ou l'autre groupe, les possibilités de réalisation personnelle étaient fort différentes. Il est entendu que les Espagnols détenaient le pouvoir et que les Noirs et Indiens, quand ils n'étaient pas tout simplement esclaves, n'avaient que peu accès à une quelconque indépendance et maîtrise de leur condition sociale.

Néanmoins, l'auteure démontre que ce système de castes n'était pas aussi rigide que cela et que, en théorie du moins, il ouvrait une possibilité d'ascension sociale. Certes, mais à quel prix… Celui de l'abandon de ses propres spécificités. Dans ce que Lewis nomme le